

Les combats pour la formation scientifique

Yves Gingras

Le mot « combat » peut aujourd'hui paraître un peu désuet pour qualifier l'action d'un groupe ou d'une institution en faveur de la formation scientifique. Les quotidiens d'aujourd'hui, devenus des diffuseurs d'information, ne sont plus des feuilles de combat vouées à la défense d'une cause comme *Le Jour* de Jean-Charles Harvey le fut dans les années trente pour le domaine de l'éducation. Bien que, au moins depuis les années soixante, le terme ait perdu de sa pertinence, il sied bien à la période de l'entre-deux-guerres au cours de laquelle le milieu scientifique canadien-français a vu le jour en liant la question scientifique à la question nationale. Cette question nationale étant justement la principale raison d'être du *Devoir*, il ne pouvait dès lors ignorer la science en tant qu'outil d'émancipation du peuple canadien-français. C'est ainsi que les artisans du journal d'Henri Bourassa ont été un allié très important dans la cause du développement scientifique du Québec entre 1920 et 1945. Malgré sa vocation politique, *Le Devoir* n'a donc pas totalement négligé l'information scientifique¹.

La période de l'entre-deux-guerres semble avoir constitué un moment exceptionnel dans l'histoire des relations entre les scientifiques et les artisans du *Devoir*, en particulier Omer Héroux, Georges Pelletier et Louis Dupire.

Ainsi, Omer Héroux ne demandait pas mieux que de publier des articles sur les sciences et les techniques, mais avouait avoir de la difficulté à trouver des collaborateurs. En 1930 par exemple, il demande à Marie-Victorin de lui trouver quelqu'un pour écrire « un ou deux articles » pour le centenaire de la découverte par Faraday de l'induction électromagnétique, et explique son point de vue sur l'importance de la culture scientifique en ces termes :

L'un des moyens d'enfoncer dans la tête de nos gens cette idée de l'importance des études scientifiques serait de profiter d'occasion(s) comme celle-ci pour faire voir les lointaines répercussions d'une découverte. Malheureusement, ce sont des sujets avec lesquels les journalistes professionnels sont rarement familiers. Ils ne savent même pas toujours où s'adresser pour trouver des collaborateurs compétents (...). Ainsi, j'aimerais beaucoup publier quelque chose sur la question générale des dirigeables, et même de l'aéronautique en général. Mais à qui s'adresser ?

1. Pour plus de détails sur cette question, voir : Yves Gingras (1994). « Science et communauté scientifique 1910-1993 », dans Robert Lahaise (dir.). *Le Devoir, reflet du Québec au 20^e siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, p. 215-236.

Le Devoir: un journal indépendant (1910-1945) / sous la direction de Robert Casseau et Luc Desrochers, Montréal: Presses de l'Université du Québec, 1996

Quant à Louis Dupire, on sait le rôle qu'il a joué dans la fondation du Jardin botanique de Montréal. Il est frappant de constater à quel point les combats de Marie-Victorin pour la cause de la science au Canada français ont reçu l'appui constant du *Devoir*, comme en fait foi la correspondance importante de ces trois journalistes avec le botaniste.

En somme, la contribution la plus importante du *Devoir* dans le domaine de la culture scientifique aura sans doute été d'avoir suivi de près et encouragé activement le mouvement scientifique de l'entre-deux-guerres, mouvement qui se manifesta par des initiatives aussi importantes que la création de l'ACFAS, du Jardin botanique de Montréal et des Cercles des jeunes naturalistes (CJN) et, de manière plus générale, par la croisade du frère Marie-Victorin et de ses disciples pour la diffusion de la culture scientifique et la formation d'une élite scientifique canadienne-française.

Après la Seconde Guerre mondiale, les relations entre les scientifiques et *Le Devoir* seront moins suivies qu'elles ne l'étaient auparavant. Au *Devoir* comme à l'ACFAS, une nouvelle génération est à la barre et, la professionnalisation des métiers de chercheur et de journaliste aidant, l'époque laisse peu de place aux grands leaders et aux relations fortement personnalisées entre journalistes et savants comme celles qui s'étaient nouées entre Marie-Victorin, Omer Héroux, Georges Pelletier et Louis Dupire et que nous avons décrites plus haut.

Il est intéressant de noter qu'en 1930, Héroux déplorait le fait que « le monde des sciences et celui de la presse n'ont pas encore de très intimes relations² » — situation qui, il faut l'avouer, n'a pas beaucoup changé depuis, aucun quotidien de la province n'ayant les moyens de se payer, comme le *New York Times*, des journalistes affectés uniquement à la couverture de la science et de la technologie.

Pourtant, il serait difficile de nier qu'en cette fin de siècle, les sciences et la technologie sont au cœur des transformations sociales et sont donc aussi importantes sinon davantage que la politique, les arts ou l'économie. Bien que l'on puisse attribuer au manque de ressources financières l'absence dans nos quotidiens d'un véritable *Cahier des sciences et de la technologie* dirigé par un journaliste spécialisé, il reste qu'il est également probable que les responsables des médias écrits, qui, les yeux rivés sur l'événement, évaluent mieux le court terme que le moyen et le long, n'aient pas encore vraiment tiré les conclusions de ce phénomène. Les scientifiques ont donc encore beaucoup de travail à faire pour les convaincre de donner plus de visibilité au monde scientifique et technologique.

2. Omer Héroux à Marie-Victorin, 8 octobre 1930, Archives de l'Université de Montréal, E 118, A1/703.

En somme, depuis les années cinquante, il n'y a pas vraiment eu de combat pour la culture scientifique, ni au *Devoir* ni ailleurs. Dans la foulée du Rapport Parent, c'est plutôt l'éducation en général qui a retenu l'attention des chroniqueurs et éditorialistes. Comme on déplore depuis quelques années une pénurie de techniciens spécialisés et un désintérêt pour les filières de formation technique, le temps est peut-être venu de redonner aux questions de culture scientifique et technique une place importante dans les chroniques de nos quotidiens, même si les effets de ces interventions ne pourront se faire sentir à très court terme. La page *Découvertes du Devoir* du mercredi est un pas dans la bonne direction. Il ne reste qu'à utiliser davantage les ressources locales. De ce point de vue, la revue *Interface* publiée par l'ACFAS montre bien qu'il est possible d'aborder les questions d'actualité scientifique en tirant profit de l'expertise des nombreux chercheurs québécois dispersés dans nos universités et centres de recherche.

L'histoire des relations entre *Le Devoir*, l'ACFAS, Marie-Victorin et ses disciples laisse entrevoir tout ce qu'une telle alliance peut avoir d'efficace dans la promotion énergique d'une idée. Il n'est donc pas interdit de rêver qu'une nouvelle alliance permettrait dans un proche avenir de mieux faire comprendre à la population les enjeux actuels de la science et de la technologie. Après tout, il n'est pas impossible que la culture scientifique et technique soit appelée à jouer, dans les sociétés hautement technologiques d'aujourd'hui, le rôle attribué jadis à l'école obligatoire dans les sociétés démocratiques. Si l'existence de citoyens analphabètes est difficilement conciliable avec l'exercice des droits démocratiques, celle de citoyens scientifiquement et technologiquement incultes est tout aussi problématique dans des sociétés dont les objets sont essentiellement le produit de la recherche scientifique et technologique.

De façon peut-être inattendue, les appels lancés par Marie-Victorin en faveur de la culture scientifique il y a plus d'un demi-siècle, et largement diffusés dans les colonnes du *Devoir* pendant plus de vingt ans, sont encore, dans le monde pourtant renouvelé qui est le nôtre, plus que jamais d'actualité.